

**Jeudi 14 novembre 2013**



**N°20**

# **LES JEUNES, LES SPORTS ET L'EPS**

**Maxime Travert**

Maître de conférences à l'ÉSPÉ d'Aix-Marseille  
Chercheur à l'Institut des Sciences du Mouvement Étienne-Jules Marey, CNRS

[www.aeeeps.org](http://www.aeeeps.org)

Note : afin de garder l'aspect vivant de cette intervention, nous en avons conservé le style « parlé ». (A. Piau et S. Sapin)

## Dynamique de cette intervention

**A**fin que vous compreniez la nature de mes propos, je vais me présenter très rapidement.

Je suis Maître de conférences à l'ÉSPÉ d'Aix-Marseille. Avec Nicolas Mascret et Pierre Therme, je suis responsable de la formation des professeurs d'éducation physique. Je mène mes recherches à la Faculté des Sciences du Sport de Marseille au sein d'un laboratoire CNRS – l'Institut des Sciences du Mouvement Étienne-Jules Marey – et j'appartiens à l'équipe « Contextes, Motivation et Comportements ». Celle-ci travaille plus particulièrement sur les axes psychologiques et sociologiques. Je m'intéresse pour ma part plutôt au pôle sociologique.

C'est dans ce cadre que j'aborderai en premier lieu les jeunes et les sports. Pour ce faire, je vous exposerai nos travaux de recherche, leur philosophie, leurs résultats, et je vous proposerai deux axes d'entrée : les cadres de la pratique<sup>1</sup> et les motifs d'agir. Dans une seconde partie, je vous montrerai comment je fais le lien entre ces travaux et la réalité professionnelle. J'y aborderai les jeunes, les sports et l'EPS. Je vous proposerai sept pistes de réflexion. Celles-ci porteront sur la gestion :

- de la diversité des profils d'élèves,
- de la sédentarité,
- de la sociabilité,
- du jeu aux limites,
- de la compétition,
- de la combinaison des motifs d'agir,
- des pratiques hybrides.

1. Travert, M. & Griffet, J. (2011). « Du sport aux cultures sportives », in Travert, M. & Mascret, N. (coord.), La culture sportive, Paris, Éditions Revue EP&S.

## Les jeunes et les sports

### 1. Les cadres de la pratique

On en distingue quatre :

#### 1. L'absence de cadre.

S'il y a absence de cadre, alors il y a absence de pratique. Il s'agit ici de ce que l'on appelle communément « le non-pratiquant ».

#### 2. Le cadre institué.

C'est le cadre conventionnel, celui de la pratique sportive traditionnelle.

#### 3. Le cadre non-institué.

C'est une pratique qui se déroule en dehors du cadre formel de l'association ou du club. On l'appelle « pratique hors institution ». Attention, elle n'est pour autant ni informelle, ni libre. Elle a une forme, différente de celle du cadre institué – c'est-à-dire de la pratique de club –, et en même temps elle n'est pas libre, car celui qui pratique ne fait pas ce qu'il veut : il est en relation avec des partenaires et il existe une cohésion quant au sens des comportements qu'ils mettent en œuvre entre eux.

#### 4. Enfin, la combinaison des cadres : la pratique mixte.

Vous avez des gamins, notamment au collège, qui combinent les pratiques. Ils ne se contentent pas de faire de la pratique instituée ou de la pratique non-instituée, ils font les deux à la fois.

**On distingue quatre cadres de pratique :  
l'absence de cadre, le cadre institué,  
le cadre non-institué  
et la combinaison des cadres.**

Sachez que les travaux scientifiques de la sociologie sportive conventionnelle n'envisagent que le cadre institué et le cadre non-institué.

### ➔ La pratique instituée

La pratique instituée est la pratique de club. La sociologie conventionnelle en propose généralement trois visions :

1. La pratique de club est l'affrontement, avec une économie de l'affrontement singulière : « Je te donne la victoire, tu m'accordes la gloire mais je te dois la revanche »<sup>2</sup>.

2. La pratique de club est le règlement. Certains pensent que le cœur du sport est la règle. Celle-ci a une bivalence : elle permet de vivre ensemble – car elle fixe le cadre statutaire dans lequel se déroule l'affrontement – mais elle impose aussi un système de contraintes – qui génèrent des réponses en termes de gestes et de structures de jeu. En football par exemple, jouer sans les mains est une contrainte motrice considérable.

3. La pratique de club consiste en la mise en place d'une compétition qui débouche sur un classement.

Ce recours au classement a fait basculer la pratique sportive, entre la fin du XIX<sup>ème</sup> et le début du XX<sup>ème</sup> siècles, d'une pratique fondée sur la quête de l'honneur et de la réputation à une pratique fondée sur la hiérarchie<sup>3</sup>.

**La pratique instituée repose sur un affrontement, sur un règlement et sur un classement. C'est souvent le modèle culturel sur lequel les enseignants d'éducation physique s'appuient.**

Ainsi, quand on parle de pratique instituée, on ne parle pas de n'importe quelle pratique, mais de celle qui repose sur un affrontement, sur un règlement et sur un classement. C'est souvent le modèle culturel sur lequel les enseignants d'éducation physique s'appuient<sup>4</sup>. Car pour l'instant, quoi qu'on en dise, c'est celui qui donne sens et consistance à la pratique sportive. C'est une culture de référence, une culture de direction.

### ➔ La pratique non-instituée

Dans les années 1980, on s'est rendu compte que l'association n'a pas le monopole de la culture sportive des jeunes : il y a aussi une pratique en-dehors du stade. Deux visions de cette pratique non-instituée existent :

1. La première – valorisée dans la sociologie française sous l'influence des travaux de Pierre Bourdieu<sup>5</sup> – affirme que ces pratiques sportives sont des *sous-cultures*<sup>6</sup>. Pas au sens péjoratif du terme, mais des cultures qui prennent le contre-pied du modèle culturel dominant. Ce qui les fonde, c'est qu'elles sont à front renversé de la culture traditionnelle. Et quand leur niveau de contestation est très prononcé, ces *sous-cultures* sont appréhendées comme des *contre-cultures*. Je pense ici aux travaux d'Alain Loret<sup>7</sup>, mais il n'y a pas que lui.

2. La seconde vient des Anglais, des Américains, dans la tradition de l'École de Chicago : les interactionnistes symboliques. Plutôt que de projeter la vision qu'ils ont de ce que font les gens, ils vont les questionner :

- *Contestez-vous la culture dominante ?*
- *On "s'en tape" de la culture dominante !*

2. Pour Jean-Luc Boilleau, « les compétiteurs savent bien que la victoire est reçue, qu'elle est due au vaincu. Ce don entraîne une obligation de réciprocité : le vainqueur doit au vaincu sinon une victoire, du moins une revanche » (Conflit et lien social. La rivalité contre la domination, Paris, La Découverte/Mauss, 1995).

3. Laurans, G. (1990). « Qu'est-ce qu'un champion ? La compétition sportive en Languedoc au début du siècle », *Annales ESC*, n°5, 1047-1069.

4. Pour Gilles Combaz, les pratiques sportives institutionnalisées « correspondent à cette part de "culture corporelle" présentée comme la seule qui mérite vraiment d'être transmise à l'école » (Sociologie de l'éducation physique, Paris, PUF, 1992).

5. Bourdieu, P. (1984). « Comment peut-on être sportif ? », in Bourdieu, P., *Question de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit.

6. Beal, B. (1995). « Disqualifying the official : an exploration of social resistance through the subculture of skateboarding », *Sociology of Sport Journal*, n°12 (3), 252-269.

7. Loret, A. (1997). « Le sport en mouvement », *Cultures en mouvement*, n°2, 34-37.

Ici, les gamins ne se façonnent pas sur le modèle d'une *sous-culture* ou d'une *contre-culture*. Ils construisent un petit monde qui, momentanément, le temps d'une rencontre, donne sens et consistance à leur existence : un *sous-monde*, une *idioculture*<sup>8</sup>. Celle-ci fixe les individus, à partir d'un ensemble de valeurs, de principes, de règles, de manières d'être, au travers d'un objet primaire qui est, entre autres, la pratique d'une activité physique.

En toute modestie, c'est cette thèse que j'ai plutôt développée dans le cadre de l'étude de la pratique du « *football de pied d'immeuble* »<sup>9</sup> : les gamins qui pratiquent au pied de l'immeuble ne sont pas là, le poing levé, pour contester le modèle des stades. Ils sont là pour pratiquer une activité qui leur donne du relief dans ce qu'ils sont dans la vie de tous les jours. D'ailleurs, ce rayonnement se limite aux frontières très circonscrites de la cité dans laquelle ils se trouvent. Le meilleur moyen de rayonner dans ces pratiques est d'avoir un surnom ; sauf que ce surnom n'a d'impact que dans la cité. Au-delà, il n'a plus aucune influence.

Pour résumer, lorsque l'on analyse les cadres de la pratique, on trouve une définition du cadre institué et deux du cadre non-institué (libre, informel, sauvage) : quand celui-ci est plutôt dans le registre de la contestation ou quand il est plutôt dans celui du repliement. Dans les deux cas, il s'agit de l'émergence de communautés ludiques. Et dans les deux cas, ça pose un problème pour le professeur d'éducation physique : que faire de ces cultures, qu'elles soient des cultures qui s'opposent ou qu'elles soient des cultures qui ne s'opposent pas ? D'ailleurs, je vous l'assure, c'est plus facile de travailler avec quelqu'un qui s'oppose qu'avec quelqu'un qui est seulement sur le registre du repliement. Car les arguments pour entrer en contact avec le modèle non-institué sont alors difficiles.

8. Fine, G.A. (1979). « Small groups and culture creation : the idioculture of little league baseball teams », *American Sociological Review*, n°44, 733-745.

9. Travert, M. (1997). « Le "football de pied d'immeuble" : une pratique singulière au cœur d'une cité populaire », *Ethnologie française*, n°XXVII, 188-196.

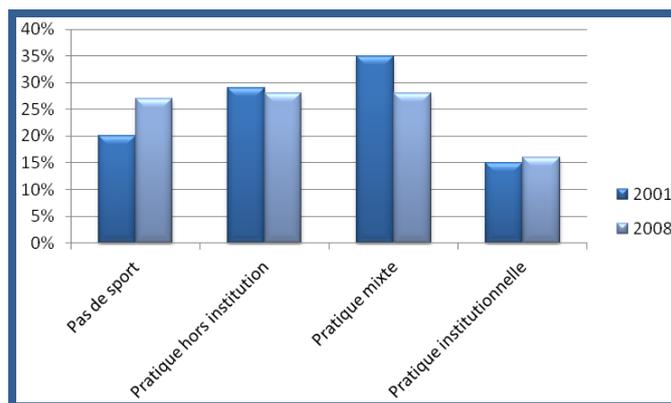
### **Deux visions de la pratique non-instituée existent.**

**La première affirme que ces pratiques sportives sont des sous-cultures ; elles prennent le contre-pied du modèle culturel dominant.**

**Dans la seconde, les gamins construisent un petit monde qui, le temps d'une rencontre, donne sens et consistance à leur existence : un sous-monde, une idioculture.**

### ➔ Comparaisons de deux enquêtes

Nous avons mené deux enquêtes sur ces cadres (une en 2001<sup>10, 11</sup> et une en 2008<sup>12, 13, 14</sup>), ce qui nous permet à la fois de faire un état des lieux et de caractériser une tendance<sup>15</sup>.



Évolution du pourcentage du cadre de la pratique du sport entre 2001 et 2008

Ici, on constate que les gamins font de moins en moins de sport.

10. L'Aoustet, O., Niel, A. & Griffet, J. (2002). « Formes actuelles de la pratique sportive des jeunes : description des tendances et méthodes d'investigation », *Loisir et société*, n°25, 119-138.

11. Travert, M., L'Aoustet, O. & Griffet, J. (2005). « Les élèves et les sports », *Revue EP.S*, n° 315, 29-32.

12. Recours, R., Hanula, G., Travert, M., Sabiston, C. & Griffet, J. (2010). « Governmental interventions and youth physical activity in France », *Child : Care, health and development*, n°37, 3, 309-312.

13. Thèse de Ghislain Hanula « Transformations actuelles des loisirs sportifs. Extension des pratiques adolescentes et apparition d'une offre hybride de loisirs » codirigée par Jean Griffet et Maxime Travert et soutenue le 18 octobre 2011 à la Faculté des Sciences du Sport de Marseille, Aix-Marseille Université.

14. Travert, M., Hanula, G. & Griffet, J. (2012). « Les élèves et le sport. Tendances et perspectives », *Revue EP.S*, n° 352, 40-43.

15. Certains vont penser qu'entre 2008 et 2013, cinq années se sont écoulées, que 2008 n'a plus rien à voir avec 2013. Sachez que le temps que l'on récolte les données (en 2008), ça nous amène à 2009. À partir du moment où l'on les traite, ça nous amène à 2010. Et à partir du moment où nos articles font les navettes avec les comités de lecture, on est en 2012. Donc pas d'effolement sur les dates : ces études manifestent des tendances significatives !

En ce qui concerne la pratique instituée et hors institution, il y a une grande stabilité. Par contre, il y a une diminution significative de la pratique mixte. On voit donc que le rapport objectif et explicite entre la pratique sportive et les jeunes a tendance à « s'effriter ».

Cadre de la pratique du sport	Collégiens 2001	Collégiens 2008	Lycéens 2001	Lycéens 2008
Pas de sport	16,70%	21,80%	<b>26,00%</b>	<b>32,40%</b>
Pratique hors institution uniquement	27,00%	24,00%	31,80%	31,30%
Pratique mixte (institution + hors institution)	<b>41,50%</b>	<b>37,50%</b>	27,10%	20,40%
Pratique institutionnelle uniquement	14,80%	16,70%	15,00%	15,80%

Évolution du pourcentage du cadre de la pratique du sport entre 2001 et 2008 dans le second degré

Si l'on compare à présent les collégiens et les lycéens, on remarque que ce qui singularisait le profil du collégien en 2001 était la pratique mixte.

Vous les voyez ces gamins, curieux, boulimiques, insatiables, ces gamins qui voudraient toujours bouger alors que l'on fait du recul réflexif, ces gamins que l'on installe dans dix heures de pratique d'une activité alors qu'ils voudraient changer tous les jours d'activités. C'est ça, le pratiquant mixte ! Aujourd'hui, il est toujours dominant mais, pour autant, ce profil a tendance à s'amenuiser.

De l'autre côté, ce qui singularisait les lycéens, c'était la pratique hors institution. Or, dorénavant, ce qui est intéressant d'observer, ce n'est pas la pratique hors institution, qui est relativement stable (les gamins, en lycée, s'émancipent de la pratique dans les clubs et vont plutôt faire une pratique hors clubs), mais l'augmentation du nombre de non-pratiquants – donc l'absence de pratique. Et ne pas pratiquer, c'est avoir une culture : la culture du non-sportif. C'est une culture sur laquelle vous allez vous appuyer. Car la vocation de l'École est, si les élèves ne pratiquent pas de sport, de leur permettre de dire, en conscience : « Ça ne me plaît pas ». La mission de l'École est de faire connaître pour ensuite, éventuellement, choisir de ne pas faire. Je sais que c'est un discours qui gêne. Les collègues préféreraient, qu'après avoir fait de l'éducation physique, tous les gamins partent à la conquête du

stade. Or, ce n'est pas la mission de l'École : ça n'est pas parce que tu as fait des maths, de la musique ou du français, que ça te plaira nécessairement pour demain. Pour autant, tu devras être capable d'expliquer, grâce aux profs, pourquoi ça ne te plaît pas.

Cadre de la pratique du sport	Total 2001	Total 2008	Collégiens 2001	Collégiens 2008	Lycéens 2001	Lycéens 2008
Pas de sport	<b>20,50%</b>	<b>27,40%</b>	16,70%	21,80%	26,00%	32,40%

Évolution du pourcentage de non-pratiquants entre 2001 et 2008 dans le second degré

La grande tendance de notre enquête : les collégiens et les lycéens sont de moins en moins sportifs, ce qui est un vrai problème pour nous. Il y a en effet une augmentation prononcée, en l'espace de sept ans, du nombre de non-pratiquants.

Non-pratiquants	2001	2008
Filles	25,60%	<b>35,40%</b>
Troisièmes	25,60%	<b>31,00%</b>
Terminales	25,10%	<b>38,20%</b>
CSP défavorisées	20,00%	<b>37,30%</b>
CSP moyennes	22,50%	<b>26,70%</b>
CSP favorisées	13,80%	<b>15,80%</b>

Évolution du pourcentage du cadre de la pratique du sport entre 2001 et 2008 selon différents critères

On a poussé l'enquête au travers d'établissements défavorisés, d'établissements moyens et d'établissements favorisés. Les chiffres sont éloquentes. Où sont les gamins qui pratiquent de moins en moins de sport ? Dans les établissements défavorisés. Ça pose un vrai problème !

Allons un peu plus loin : quand on regarde les garçons et les filles, on voit que ce sont les filles les plus touchées : l'augmentation des filles est significative puisqu'elle est de plus de 10 points.

Donc, on constate que les gamins pratiquent de moins en moins de sport, que cette diminution de la pratique touche plus particulièrement les élèves issus des milieux défavorisés et que, dans ces milieux défa-

vorisés, ce sont davantage les filles qui sont touchées, en Troisième comme en Terminale. D'ailleurs, dans les lycées défavorisés s'adressant à des filles a émergé une forme de pratique scolaire dont la vocation était de faire venir celles qui ne pratiquent pas de sport. Il y a là une coïncidence sociale, institutionnelle, voire politique, assez intéressante.

***Dans nos enquêtes, on constate que les gamins pratiquent de moins en moins de sport, que cette diminution de la pratique touche plus particulièrement les élèves issus des milieux défavorisés et que, dans ces milieux défavorisés, ce sont davantage les filles qui sont touchées.***

Quand on demande aux élèves pourquoi ils ne pratiquent pas, on se rend compte que nos résultats confirment l'ensemble des enquêtes. D'habitude, les élèves répondent :

1. « Ça ne me plaît pas. »
2. « Je manque de temps. ».

Dans notre enquête, c'est plutôt la problématique du manque de temps qui est soulignée.

Je ne sais pas ce que les enseignants d'EPS peuvent faire pour donner plus de temps aux élèves afin qu'ils pratiquent à l'extérieur de l'École – un temps sur lequel ils n'ont pas de contrôle. Par contre, ils peuvent agir sur : « Ça ne me plaît pas. » Et là, on est sur la différence entre Troisièmes et Terminales. En effet, les gamins qui ne pratiquent pas et qui le justifient parce que ça ne leur plaît pas sont les élèves de Troisième, c'est-à-dire de fin de collège, de fin de scolarité obligatoire. Là, il y a quelque chose d'intéressant pour vous. Soit ça ne leur plaît pas mais ils sont capables de dire pourquoi et vous avez fait votre métier, soit ça ne leur plaît pas mais ils ne savent pas pourquoi et là, il faut, vous et nous, nous questionner...

## 2. Les motifs d'agir

Nous allons devoir faire un petit détour théorique sur les motifs, c'est-à-dire essayer de comprendre le sens subjectif que les acteurs donnent à leur action – autrement dit le sens que les élèves attribuent à leurs pratiques sportives quand ils s'y adonnent.

Dans le champ de l'éducation physique, il y a la motivation, il y a les mobiles, il y a les motifs... Ça te fait une salade, ça ! Donnons donc la définition de : motif. Pour nous, « *c'est un ensemble significatif qui semble constituer, aux yeux de l'agent ou de l'observateur, la "raison" significative d'un comportement.* »<sup>16</sup>

On a mis en évidence quatre raisons pour lesquelles les gamins pratiquent le sport :

1. La compétition : obtenir le meilleur classement, conquérir la meilleure position possible, l'emporter sur un adversaire.

2. La sociabilité : partager les mêmes moments, échanger les mêmes expériences avec des personnes que j'apprécie, rechercher une certaine intimité avec les autres.

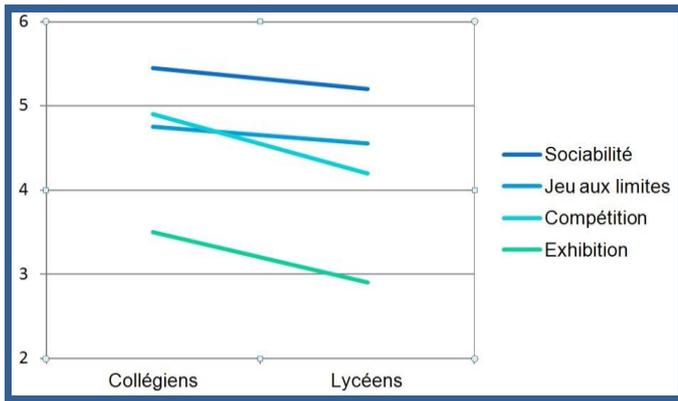
3. L'exhibition (traduction d'un mot anglais car il a fallu que l'on publie notre article dans des revues américaines) : attirer l'attention, fixer le regard des gens qui m'entourent, impressionner son environnement.

4. Le jeu aux limites : affronter des obstacles qui semblent à ma portée sans que je sois totalement sûr de les atteindre ou de les franchir.

La plus belle image du jeu aux limites – j'emprunte ici la métaphore à Jean Griffet –, c'est quand vous vous baladez l'été, pied nus, au bord de l'eau, que vous vous approchez le plus possible de la vague sans qu'elle ne vous mouille le pantalon.

Si j'insiste sur le jeu aux limites, c'est parce que les gamins insistent aussi sur le jeu aux limites.

16. Weber, M. (1971). Économie et société, Paris, Plon.



Diversité et combinaison des motifs d'agir

On constate qu'il y a, chez les collégiens et les lycéens, trois grands motifs d'agir qui construisent des sortes d'invariants comportementaux. Ils sont ainsi hiérarchisés :

1. La sociabilité.

Telle qu'on l'a définie, c'est est la première des raisons pour laquelle les gamins pratiquent du sport.

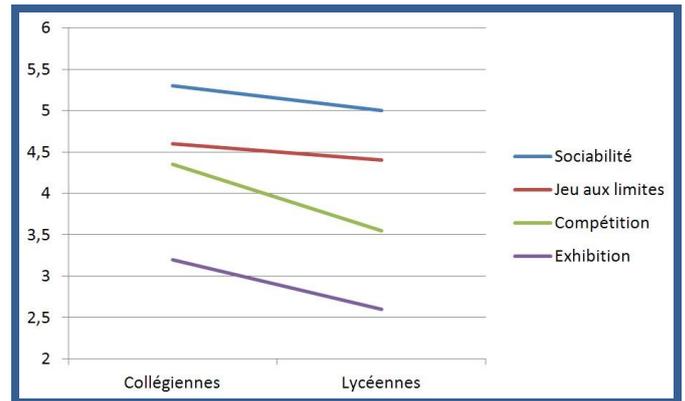
2. Le jeu aux limites.

C'est cette capacité à jouer avec les obstacles, à se faire peur autour des obstacles, à essayer de les surmonter tout en sachant que, quelque part, les surmonter c'est prendre du risque. C'est le rapport entre le danger, sa proximité, et l'émergence du risque.

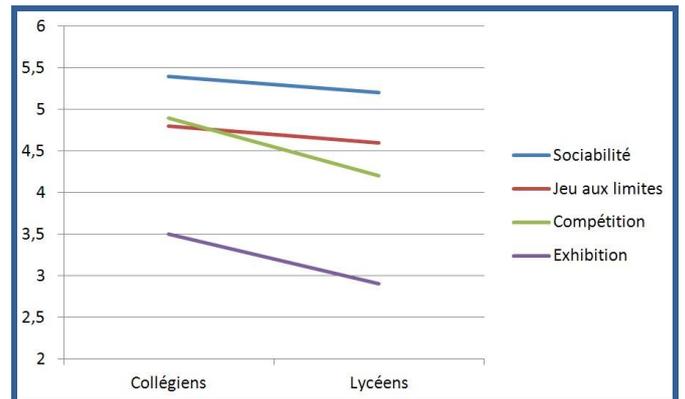
3. La compétition.

Il y a une diminution de l'attraction des élèves pour la compétition. Autant le collégien est excité par la compétition – elle prend d'ailleurs le pas sur le jeu aux limites –, autant, lorsqu'il avance dans l'âge, il a tendance à s'en détacher.

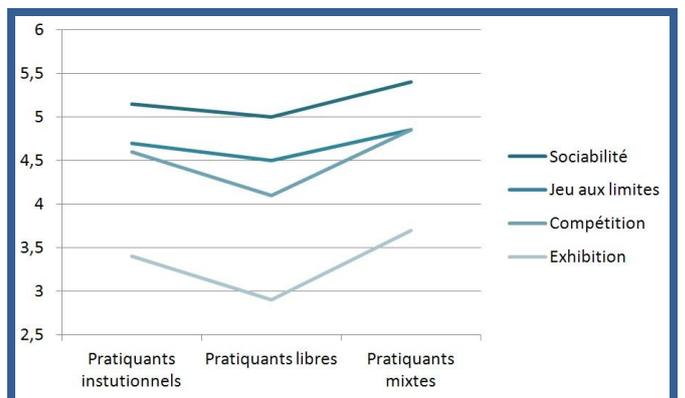
4. L'exhibition.



Motifs d'agir des filles et des garçons



Si l'on compare les filles et les garçons, on note que cette hiérarchie est toujours présente et que les filles, même en collège, sont moins attirées que les garçons par la compétition. Là, j'enfonce presque des portes ouvertes avec des résultats objectifs. En revanche, il y a un intérêt identique pour la sociabilité et le jeu aux limites. Vous pouvez par contre constater qu'il y a une même aversion pour l'exhibition.



Cadres de la pratique et motifs d'agir

**On a mis en évidence quatre raisons pour lesquelles les gamins pratiquent le sport :**

- 1. La sociabilité.**
- 2. Le jeu aux limites.**
- 3. La compétition.**
- 4. L'exhibition.**

On a essayé de combiner les cadres de la pratique avec la nature des motifs qui animent les collégiens et les lycéens.

On fait toujours les mêmes constats. On retrouve la hiérarchie entre les trois motifs : 1. Sociabilité ; 2. Jeu

aux limites ; 3. Compétition ; 4. Exhibition. On remarque par contre que l'intensité accordée à ces motifs varie selon la nature de la pratique :

- Les pratiquants mixtes engagent l'intensité, dans leurs motifs, la plus élevée. C'est ceux qui, quand ils s'engagent, impactent la sociabilité, le jeu aux limites et la compétition au maximum. Ce sont les « boulimiques » de la pratique du sport.
- Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, les purs sportifs (ceux qui s'engagent dans le cadre de la pratique institutionnelle) ne mettent pas en premier la dimension compétitive mais sont toujours, comme les autres, sur le registre du jeu aux limites et de la sociabilité.
- Plus la pratique sort du cadre institué, plus elle prend de la distance avec la compétition.
- L'exhibition reste dans un registre aversif. Elle suit globalement la courbe des autres motifs d'agir.

### ➔ Les pratiques hybrides

On a fait un travail de recherche sur les parcours acrobatiques en hauteur<sup>17</sup>, qui sont une nouvelle forme de pratique.

Les gamins qui adorent ces pratiques hybrides sont tous allés pratiquer les parcours en pleine nature. On remarque que même ceux qui ne font pas de sport vont pratiquer cette activité.

Si l'on schématise cette pratique, on voit qu'il s'agit d'une pratique qui permet à chacun, dans un cadre régulé, structuré, encadré, de s'engager suivant ses propres motifs d'agir. Elle n'impose pas une forme d'engagement. On peut donc spéculer que cette forme de pratique, par la structure qui la caractérise, a un pouvoir d'attraction sur lequel les enseignants d'éducation physique devraient réfléchir. En effet, pourquoi, alors que nous inventons de nouvelles formes de pratique d'un sport, ne pourrions-nous pas penser ces nouvelles formes de pratique en les rendant hybrides,

avec à la fois un système de contraintes – qui garantit notamment le respect de l'intégrité de l'individu – et une part d'ouverture – dans laquelle le gamin pourrait s'engager afin de laisser libre cours à l'expression de ses propres motifs d'agir ?

## Les perspectives en EPS

### I. Gérer la diversité des profils d'élève Pour une pratique scolaire qui a du sens

Par rapport aux cadres que je vous ai présentés<sup>18</sup>, on a quatre profils d'élèves qui nous amènent à gérer quatre tensions :

#### 1. Le spécialiste.

Vous le voyez arriver : un maillot *arena*<sup>®</sup>, des lunettes de compét', il vous attend sur le plot pour le signal de départ... Le spécialiste pur.

Là, il y a tension entre culture sportive traditionnelle et culture sportive scolaire. Il y a tension entre le rugby que vous enseignez – le *flag rugby* – et le fait que, le dimanche précédent, il y a eu un match entre Carqueiranne et Le Pradet et qu'ils se sont « savonnés » pendant une heure et demie !

#### 2. Le curieux.

Ce fameux collégien en perpétuels mouvements, qui vous demande à faire du basket quand on fait du foot, du volley quand vous passez au basket...

Il y a tension, quand vous lui dites :

— *Tu veux bien t'arrêter deux minutes ? On va essayer de réfléchir sur ta pratique.*

Et qu'il vous répond :

— *Quand est-ce qu'on joue ?*

Ce qu'il veut, c'est la découverte et le volume de pratique. Vous, ce que vous voulez, c'est dix heures effectives de pratique, c'est-à-dire l'enraciner dans l'apprentissage d'une compétence. Ça, c'est une

17. Hanula, G., Travert, M. & Griffet, J. (2012). « Jouer au-dessus du vide. Les parcours acrobatiques en hauteur : une offre hybride de loisir sportif », *Ethnologie française*, n°XLII, 175-184.

18. Le cadre institué, le cadre non-institué, le cadre mixte et l'absence de cadre.

sacrée tension ! Il bouge, il est curieux, il n'a jamais envie de s'arrêter, et vous, vous lui dites :

— *Calme, niveau 1 de compétences, garçon !*

### 3. L'original.

Il arrive en cours d'EPS avec une *contre-culture* ou un *sous-monde*, avec une culture sportive singulière – qu'elle soit à front renversé du modèle sportif traditionnel ou qu'elle soit une culture complètement particulière – et vous, avec une culture universelle, celle qui permet de rassembler, celle qui permet à chacun de savoir ce qu'est le sport.

Ça m'est arrivé en 1983, à la Courneuve. Je propose un petit match de foot « à l'ancienne », en quatre contre quatre, avec deux cibles à atteindre, et où l'équipe qui gagne est celle qui marque plus de buts que son adversaire... Et là, au bout d'un moment, un même me dit :

— *M'sieur, c'est pas du foot, ça !*

— *Ah bon ?*

### 4. Le sédentaire.

Lui n'a pas envie de faire du sport, a une absence de rapport effectif à l'effort – pas au sens physique de l'effort mais dans sa dimension complète.

Là, il y a tension avec vous qui lui demandez d'agir.

Lui, il faut le saisir avant qu'il ait une inaptitude...

## **Aux quatre cadres de la pratique correspondent quatre profils d'élèves :**

- 1. le spécialiste,**
- 2. le curieux,**
- 3. l'original,**
- 4. le sédentaire.**

Alors, comment gérer ? Je vous propose quelques pistes possibles :

- Pour le spécialiste.

Manifestement, il faut lui proposer une forme de pratique scolaire signifiante, pas exclusivement signifiante pour vous, mais signifiante aussi pour lui au

regard du profil singulier qui est le sien. Car s'il y a une rupture totale entre ce qu'il a l'habitude de vivre et ce que vous lui proposez, vous savez qu'il y aura conflit à un moment donné...

- Pour le curieux.

Il faut installer cet élève dans un cadre didactique et d'apprentissage stable. C'est compliqué... Et c'est d'autant plus difficile que le curieux a un autre cadre qui n'est pas celui dans lequel vous voulez l'installer. Ce cadre est fait d'un volume d'activité et d'un volume de curiosité. Et vous, vous voulez centrer cette activité et cette curiosité sur les caractéristiques d'une compétence à acquérir.

- Pour l'original.

Lui a une culture sportive singulière. Et vous, vous proposez une culture sportive universelle. Il faut construire une culture commune. Il faut faire de l'interculturel. L'interculturel, ça se fait de partout sauf éducation physique ! Ils sont rares les articles qui traitent dans la *Revue EP&S* de la problématique de l'interculturalité... Comment agir avec des gamins qui proposent un modèle sportif qui est différent de celui que valorise l'École ? En même temps, ne soyez pas accablés ! Ce n'est pas exclusivement le lot des profs d'éducation physique. C'est le lot des profs de français, avec les nouvelles modalités d'écriture. C'est le lot des profs d'arts plastiques, avec l'apparition des tags. C'est le lot des profs de musique aussi : si tu amènes Beethoven alors que ton élève slame, ça va poser problème... Sauf qu'eux, de manière pas forcément formalisée mais plus intuitive, parce qu'ils ont moins de temps, parce qu'ils sont dans l'urgence, ils ont abordé cette problématique. Je vous recommande de la réfléchir, de faire des propositions, d'avancer sur cette question d'interculturalité.

- Pour le sédentaire.

Avec lui, il faut jouer fondamentalement sur la notion de performance relative (voir page 10).

Si dans une classe on n'avait qu'un seul type de population, ce serait simple. Sauf que dans une

classe, on a toutes ces populations ! Ce sont donc toutes ces tensions qu'il faut être capable gérer.

Mais regardez vos pratiques. Que faites-vous au quotidien ? Vous fonctionnez déjà sur ces quatre éléments. Bien sûr que vous fonctionnez sur des performances relatives avec des gamins qui sont sédentaires. Bien sûr que vous installez tant bien que mal un cadre didactique avec un espace de pratique, avec un espace de réflexion, avec un espace où le gamin sédimente, infuse, métabolise, les connaissances, montre qu'il les a acquises. Et puis vous proposez aussi des formes scolaires signifiantes.

Par contre, sur la construction d'une culture commune, on a du travail à faire parce qu'actuellement, quand une culture singulière vous arrive, vous la mettez au frigo... Mais n'est-ce pas au contraire cette culture singulière sur laquelle il faudrait prioritairement travailler ? Parce que si cette culture singulière apparaît, c'est qu'elle se développe à l'extérieur. Or, la vocation de la République n'est pas d'entretenir le communautarisme – et surtout pas le communautarisme ludique. Il faut donc les prendre à bras le corps, dire à ces gamins :

— *C'est bien ce que tu fais. Mais viens voir aussi ce que nous faisons. Et, tu sais, ce que nous faisons va s'enrichir de ce que tu fais.*

Faites un état des lieux des pratiques qui ne sont pas enseignées. Il y a celles qui s'effondrent parce que leur rayonnement culturel n'est plus au goût du jour. Mais il y a aussi celles qui posent problème parce qu'elles sont fondamentalement différentes de celles que l'on voudrait enseigner.

S'il y a un plaidoyer que je devrais faire ce soir : appropriez-vous ces formes de pratiques culturelles ! Ne les laissez pas de côté. Osez vous en rapprocher. Mais ne vous en rapprochez pas seulement. Ne vous laissez pas attirer. Parce que sinon vous entretenez des communautarismes ludiques qui ne sont pas dans le registre de la République que l'on défend aujourd'hui.

Moi qui suis footballeur, je constate que, dans les cités, on n'enseigne plus le foot. Parce que le foot,

c'est compliqué. Et si c'est compliqué, de mon point de vue, c'est à nous de nous approprier cette complexité et cette complication professionnelles.

## **2. Gérer la sédentarité Pour une éducation à l'effort**

Pour les élèves qui ne pratiquent pas, je suis pour une éducation physique qui aborde l'engagement physique d'une manière relative et non-absolue, à partir des possibilités du sujet et non d'une norme. Sauf qu'il faut s'en donner les moyens.

***Pour les élèves qui ne pratiquent pas,  
je suis pour une éducation physique  
qui aborde l'engagement physique  
d'une manière relative et non-absolue,  
à partir des possibilités du sujet  
et non d'une norme.***

Tout part de la connaissance des possibilités effectives des élèves à partir d'outils que vous aurez créés. Évidemment, avec un test de VMA, on est les rois du pétrole ! Mais que sont, en termes d'efforts, les possibilités effectives dans toute autre pratique non-normée ? Que sont, en boxe française, les possibilités effectives d'un élève de 6<sup>ème</sup> ou de 5<sup>ème</sup> non-pratiquant ? Si vous n'avez pas mesuré cette dimension, ne vous étonnez pas que, dès que vous tournez le dos, il se mette en retrait.

Il faut ensuite fixer une performance relative, qui passe par la connaissance effective de l'élève.

Il faut enfin construire des formes de pratiques scolaires gigognes (à l'image des poupées russes). Au fur et à mesure que l'élève avance, vous grossissez, dans un même type de pratique, l'intensité des efforts qui sont réclamés. C'est toujours la même poupée, mais elle grossit, elle se dilate. C'est toujours la même pratique, mais on demande à l'élève de plus en plus d'efforts, on repousse sa performance relative. Vous

faites de cet élève sédentaire un élève qui part à la conquête de l'effort.

### 3. Gérer la sociabilité Pour une commune culture

Je suis pour une EPS qui dépasse la simple gestion des rôles sociaux. Si c'est pour exhumer les perspectives développées par Jacques De Rette, c'est bien... Mais vous ne connaissez pas bien les propositions de J. de Rette. Vous ne savez pas ce qu'il proposait dans le cadre de la République des sports et, souvent, vous basculez dans la caricature. Donc, s'il vous plaît, évitez de vous limiter à la gestion des rôles sociaux. Proposez une expérience sportive qui ordonne une activité collective.

Je suis pour une pratique de l'EPS qui s'appuie sur une expérience sportive et artistique qui vivifie une identité collective ouverte.

Ainsi, c'est :

- faire travailler ensemble, construire une sociabilité.

C'est faire que l'avenir d'un groupe dépende de l'avenir de chacun, et réciproquement ;

- mettre en commun pour déboucher sur une culture commune.

Rapprochez-vous de ceux qui développent des cultures singulières pour les ramener au contact d'une culture plus universelle ;

- construire une *communalité*, dans sa forme juridique mais aussi sociale.

J'ai moi-même eu tendance à travailler trop souvent sur les rôles sociaux exclusivement sur leur dimension juridique. Il faut aller au-delà ! J'ai emprunté cette notion de *communalité* à Pierre Rosanvallon, dans son ouvrage *La société des égaux* (2011)<sup>19</sup>. Il y revendique ce travail de la *communalité* en montrant que l'on insiste trop souvent, justement, sur cette forme juridique et pas assez sur sa forme sociale.

19. Rosanvallon, P. (2011). *La société des égaux*, Paris, Seuil, « Les livres du nouveau monde ».

En lisant récemment un petit bouquin qui s'intitule *Un été avec Montaigne* (2013)<sup>20</sup>, j'ai trouvé une phrase qui, de mon point de vue, illustre tout à fait cette idée : permettre à l'élève de « *se voir soi-même comme un autre* ». Ainsi, construire une *communalité*, c'est construire une forme juridique, bien évidemment, mais aussi une forme sociale dans laquelle « *se voir soi-même comme un autre* ». À l'époque, on appelait cela construire de la morale.

### 4. Gérer le jeu aux limites Pour une éducation à la prise de risque

Vous avez saisi l'importance que représente le jeu aux limites pour les élèves.

Il s'agit de créer une EPS qui place au cœur de sa démarche : « *avoir envie et peur de réaliser l'action* ». Croyez-moi, si vous mettez en branle cette mécanique, vous aurez un processus d'adhésion des élèves car vous serez en conformité avec les motifs pour lesquels ils s'engagent dans ces formes de pratiques.

***Il faut créer une EPS qui place au cœur de sa démarche : « avoir envie et peur de réaliser l'action ». Si vous mettez en branle cette mécanique, vous aurez un processus d'adhésion des élèves car vous serez en conformité avec les motifs pour lesquels ils s'engagent dans ces formes de pratiques.***

Pour cela, il faut :

- repérer, dans l'APSA concernée, des bordures pour l'élève afin de lui permettre de jouer avec elles. Parce qu'avoir envie et peur, c'est par rapport à quelque chose de concret : un obstacle, une performance stabilisée, un score... Là aussi, il faut réfléchir... Une bordure, c'est facile en escalade ou en gym ! Mais c'est quoi une bordure en judo ?

20. Compagnon, A. (2013). *Un été avec Montaigne*, Paris, éditions des Équateurs / France Inter.

- prévenir une mise en danger en agissant de façon dynamique sur cette éducation au risque et en confrontant toujours le possible et le réalisé... Toujours !

Et c'est parce que vous jouez sur la relation entre le possible et le réalisé que vous entretenez cette relation à la limite et que vous vous approchez de cette sensation qu'ils introduisent eux, à l'extérieur, dans leurs pratiques sportives : avoir envie et peur.

## 5. Gérer la compétition sans oublier les perdants

Je suis pour une EPS qui place le contrôle de l'autre au cœur de l'expérience qu'elle donne à vivre et qui se soucie également de ceux qui n'en sortent pas gagnants.

La définition de la compétition, que j'emprunte à Bernard Jeu, c'est « *contrôler l'autre* »<sup>21</sup>. Tout le monde dit : « Il ne faut pas faire de compétition »... Bien sûr qu'il faut faire de la compétition ! Comment se construire si l'on n'est pas en présence de l'autre et si l'on ne contrôle pas la présence de l'autre ? Il ne s'agit pas de contrôler pour le stigmatiser, l'infantiliser, l'agresser... Il faut contrôler l'autre et, en même temps, il faut penser à ce que tout le monde en sorte gagnant. Pour cela, il faut :

- rechercher une égalité – sans tomber dans l'égalitarisme – qui donne sens à l'inégalité des résultats ;
- offrir la perspective d'une revanche.

Parce qu'il n'y a pas de compétition sans affrontement et pas d'affrontement sans économie de l'affrontement (qui repose sur les trois piliers cités précédemment : « Je te donne la victoire, tu m'accordes la gloire mais je te dois la revanche »<sup>22</sup>).

Intégrez systématiquement cette perspective de revanche. Ne restez pas sur quelque chose de sec, qui crée une frustration monumentale !

- valoriser les compétences déployées afin qu'une défaite « avec la manière » puisse être valorisée.

Là, je reprends les perspectives professionnelles proposées par Nicolas Mascret<sup>23</sup> : en perdant une rencontre, un élève peut malgré tout avoir vu son niveau évoluer.

## 6. Gérer la combinaison des motifs Combiner les formes d'engagements

Je ne sais pas si c'est pertinent d'isoler les formes d'engagements. Je ne sais pas si c'est pertinent d'avoir un projet d'entraînement sans le lier à la compétition. Je ne sais pas si c'est pertinent de n'avoir qu'un projet d'entretien de sa vie physique – là, je pense à la CP5.

Si on faisait une approche qualitative de l'investissement des élèves, on verrait sans doute qu'ils recomposent les mobiles ou ajoutent les leurs. Alors, sur le plan didactique, sur le plan intellectuel, c'est très riche, mais sur le plan de la pratique effective de l'élève, quand il déploie sa culture sportive, de mon point de vue, ça n'a pas beaucoup de sens.

Il faut donc proposer une forme scolaire de pratique ouverte aux différents motifs d'adhésion, qui joue à la fois sur la sociabilité, le jeu aux limites et la compétition par exemple... Peut-être aurez-vous des gamins qui s'investiront plus dans l'un ou dans l'autre, mais dans les faits, ils combineront.

## 7. Gérer les pratiques hybrides

Il s'agit d'inventer de nouvelles formes de pratiques scolaires qui jouent sur cette bivalence, qui, en sécurité, permettent à l'élève de vivre des expériences multiples, ne le contraignent plus mais le laissent libre de combiner ses motifs.

21. Jeu, B. (1977). *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot.

22. Boilleau, J.-L., *ibidem*.

23. Mascret, N. (2006). « Badminton scolaire : gagner ou perdre "avec la manière" », *Les Cahiers du CEDRE*, 6, 44-57.

## Questions / Réponses

✚ ***Pour revenir aux quatre motifs d'agir que tu as présentés (compétition, sociabilité, jeu aux limites et exhibition), j'ai un peu de mal à saisir le sens de l'exhibition. J'ai en effet l'impression que, de la Sixième à la Terminale, les élèves sont plutôt à l'opposé de ce motif d'agir – à part bien évidemment quelques « renards » qui ont envie de s'exhiber dans les classes.***

✚ C'est ça, l'exhibition. C'est chercher à attirer l'attention des autres, à fixer le regard des gens, à impressionner son environnement. C'est quelque chose qui, dans le cadre de nos enquêtes, est ressortie avec les élèves de Troisième et de Terminale que l'on est allés voir pendant sept mois.

✚ ***L'exhibition ne concerne-elle pas plutôt une population d'élèves issus de milieux défavorisés ? Il me semble en effet qu'ils ont besoin de se montrer, ces loulous qui portent des casquettes, qui vont « taper la pause », etc.***

✚ Non. Ce n'est pas significatif : les types d'établissements n'ont pas d'impacts particuliers sur les motifs. C'est constant.

En revanche, comme on l'a vu, la compétition perd de son intérêt de la Troisième à la Terminale.

✚ ***En les rendant hybrides, les pratiques ne perdent-elles pas de leur sens ?***

✚ Elles deviennent signifiantes en n'imposant pas un motif à l'élève, mais en lui permettant de s'engager avec ses motifs.

Les gamins s'investissent dans ces formes de pratiques parce qu'ils ont la possibilité, tout en étant dans un cadre institué, de s'investir comme ils le veulent. Par exemple, Marianne Barthélémy a travaillé sur le *Marathon des sables*<sup>24</sup> qui est une pratique typiquement hybride. Les coureurs sont surveillés,

contrôlés. Il y a des médecins, des moments de ralliements. Mais ils cavalent parce qu'ils sont avec leurs amis, parce qu'ils se jouent aux limites, parce qu'ils sont dans le registre de la compé', etc. Tout en permettant à chacun de s'investir comme il le désire, au regard de ses motifs, ces pratiques hybrides se déroulent dans des structures relativement protégées.

✚ ***J'ai l'impression que les motifs, tels que tu les évoques, renvoient à des traits stables de ces gamins. Mais là-dessus, on peut s'interroger... Prenons l'exemple du football. La première fois que Zidane s'est présenté en sélection pour entrer dans un centre de formation, il a failli se faire recaler car il était sur le beau geste – donc sur le registre de l'exhibition – en même temps que celui de la compétition.***

***Ma question est donc : est-ce un trait stable ou est-ce qu'en fonction des contextes, ces motifs d'agir vont évoluer ?***

✚ Il ne faut pas mettre de l'exhibition partout ! Zidane n'était pas dans le registre de l'exhibition mais dans un registre culturel complètement différent de celui qui était attendu. Il n'était pas sur l'objet de convoitise qui est la cible, mais sur l'objet de convoitise qui est l'élimination élégante d'un adversaire. De l'extérieur, on a tendance à l'interpréter comme de l'exhibition. S'il avait voulu attirer l'attention, il se serait conformé aux normes tactiques et techniques attendues. Mais il a eu de la chance de tomber sur quelqu'un d'intelligent qui a compris qu'il aurait intérêt à se rapprocher de sa culture pour faire évoluer le collectif. D'ailleurs, c'est grâce à des joueurs comme Zidane qu'on a fait évoluer la politique du football. Maintenant, au sein du collectif, on prend en compte les individualités.

Autre exemple : le mec, à Marseille, qui monte sur un plot et fait une bombe pour entrer dans l'eau ne le fait pas pour être dans l'exhibition, pour se montrer à tout le monde. Car lui, quand il va à la plage et qu'il est sur un point haut, il saute dans l'eau et éclabousse. C'est sa culture ; ce n'est pas de l'exhibition ! Tu peux

24. Barthélémy, M. (1999). Le Marathon des Sables, étude ethnologique et sociologique d'une épreuve multiple, Thèse STAPS, Université de la Méditerranée.

penser qu'il fait le beau, alors qu'il te montre sa culture première. Attention donc de ne pas « psychologiser » un constat sociologique !

✚ ***Mais on a l'impression que ce registre est stable, indépendamment des contextes de pratique...***

✚ Oui, il est stable, mais l'intensité varie. Ce sont des invariants en termes d'engagement dans la pratique, mais pas comme trait psychologique stable.

✚ ***Je suis professeure d'EPS dans un établissement sensible et loin d'être experte en football. Si j'essayais de réduire ce communautarisme ludique en m'attaquant à l'enseignement du foot, j'aurais probablement tendance à l'accentuer. Plus généralement, dans les établissements défavorisés – dans lesquels il y a beaucoup de jeunes collègues, pas tous spécialistes, comme moi –, a-t-on d'autres choix que de ne pas programmer le football ? Car c'est quand même sacrément « casse-gueule » !***

✚ On n'a pas d'autres choix car il y a trois grands obstacles : la compétence, le temps et l'isolement. Sur l'isolement, il faut créer un réseau avec les autres acteurs éducatifs. Car si vous êtes seule à enseigner le football dans votre établissement et si vous ne vous appuyez pas sur le tissu associatif qui l'utilise comme vecteur d'éducation, vous êtes à la trappe. C'est comme si vous, quand vous vous déplacez, vous étiez la seule à apprendre aux élèves à traverser aux clous : le poids de votre intervention serait réduit à néant. Je crois qu'il faut sortir de l'École pour rencontrer les autres personnes et construire un projet de travail interculturel : se rapprocher pour mieux s'en éloigner tout en enrichissant. Tous les profs de toutes les matières devraient investir cette dynamique dans ces établissements. Parce que tous sont confrontés à la question du singulier et de l'universel. Cette problématique est abordée dans le milieu médical par exemple, mais pas chez nous. La seule réponse que l'on a aujourd'hui, c'est la fuite, alors que ça devrait être le

combat. Parce que, comme le disait Henri Laborit, on est en situation « *d'inhibition de l'action* »<sup>25</sup> : on ne sait pas quoi faire.

Quant à la question de la compétence professionnelle, c'est un problème de formation, d'affectations, etc. Tu pointes du doigt une vraie question, sauf que là, je n'ai pas la réponse...

✚ ***Je suis aussi footballeur. On n'a pas les mêmes intentions en club qu'en EPS, non ? Beaucoup d'entraîneurs ont le culte de la victoire, quelle qu'en soit la manière, ce qui n'est pas notre culture en EPS. Finalement, est-ce que ce rapprochement peut être bénéfique pour nous ?***

✚ D'abord, je te répondrai que ce ne sera pas bénéfique pour toi, ce sera bénéfique pour tes élèves. C'est compliqué, ça prend du temps, ça demande beaucoup d'investissement. Dans les rares endroits où ça s'est mis en place, cela s'est fait à l'échelle municipale : ça rentre dans un projet de ville.

Je vais être un peu subversif : peut-être faudrait-il avoir plus de liberté dans l'application des textes, et peut-être faudrait-il, dans ce type d'établissement, qu'une part des heures des enseignants soit annualisée, de telle sorte qu'ils puissent mettre en place ce genre de projet... Si je te dis que tu as trois heures par semaine – soit cent heures en tout ! – pour monter un projet, tu ne te lances pas ?! Imagine, en cent heures, tu peux même former tes collègues ! Je suis en effet pour la formation *ad hoc*, car elle est d'autant plus intéressante que l'on y partage des problématiques communes, ayant du sens – ce qui ne veut pas dire que l'on doit se couper des apports extérieurs.

Propos recueillis par  
Amandine Piau,  
Collège Romain Rolland, Sartrouville (78)  
et  
Stéphane Sapin,  
Collège Pierre Sémard, Drancy (93)

25. Laborit, H. (1980). *L'inhibition de l'action*. Biologie, physiologie, psychologie, sociologie, Paris, Masson.